

**Régis DEBRAY, *Civilisation : Comment nous sommes devenus américains*, Editions Gallimard, 2017**

(Extraits)

« Qu'est-ce que communiquer ? Transporter une information à *travers l'espace*. Qu'est-ce que transmettre ? Transporter une information à *travers le temps*. La communication a rongé, harcelé, puis finalement phagocyté la transmission, comme l'esprit d'Amérique, l'esprit d'Europe. Il n'est pas étonnant que la plus communicative des civilisations ait porté à leur meilleur art et les techniques de communication. Il l'est plus que nous pratiquons nous-mêmes la fuite en avant du transmettre dans le communiquer, dans l'éducation, l'Etat, les musées, les Eglises et les écoles professionnelles. »

« Les héros du Nouveau Monde ne sentent ni l'encre ni la térébenthine. Ils sont sur pellicule. Buffalo Bill ne s'est pas distingué par son autobiographie, mais par ses exhibitions. On ne connaît pas d'essais politiques signés Franklin Roosevelt. Le président Kennedy n'a pas laissé de Journal ni de correspondance ; et ne parlons pas de ses successeurs. Enlevez à De Gaulle ses Mémoires de guerre et à Napoléon le Mémorial de Sainte-Hélène, le mythe sera incomplet, et la transfiguration boiteuse. (...) Un album, à tout prendre, pourrait résumer le siècle américain en cent photos (dont un bon tiers de stars) ; une anthologie, l'Europe du XXe siècle en cent textes (dont un bon tiers de poèmes, manifestes ou nouvelles). On en trouvera dans le premier des photos légendées, et dans la seconde des textes illustrés. L'auteur de l'album aura visionné en vidéothèque, l'auteur de l'anthologie compulsé en bibliothèque. On durcit le trait, pour sûr, mais la mise à l'écart de l'Europe aurait été impossible sans celle de la culture écrite par la culture visuelle. Le cinéma a créé les Etats-Unis, pour lesquels c'est beaucoup plus qu'un moyen d'influence. C'est l'origine de leur puissance. (...) Le primat de la trace sur le symbole, de l'empreinte sur l'idée, a d'abord été une conquête technique. L'émergence de la graphosphère, avec l'imprimerie, a coïncidé avec la formation des Etats-nations européens ; celle de la vidéosphère, suivant les caméras, avec l'essor de l'*imperium* américain. Ce dernier a le souci et le génie de l'image dont il a capté et perfectionné l'ingénierie, dès que l'image n'a plus été faite de main d'homme. Niepce est français, les frères Lumières aussi, mais, c'est bien connu, le Français peut inventer mais ne fait pas industrie. C'est dans les usines et les labos d'Amérique qu'ont été conçus et fabriqués en série le Kinétoscope, le Nickelodeon, le Folding Pocket Kodak, la pellicule argentique, le Vitaphone, la couleur, le Cinema Scope, le Steadicam.... Il est juste qu'ils recueillent les bénéfices de ce qu'ils ont su reproduire et produire, avant tout le monde, de leurs propres mains. Pour sûr, le vu, au départ se nourrit du lu et les films de Walt Disney ont recyclé les contes de Perrault et de Grimm. Mais le *comic strip* et l'*animated cartoon* ont gagné les cœurs, et l'on doit rendre les honneurs à la plus grande productrice d'images du monde, en quantité et en qualité. « *Le cinéma américain* », ce pléonasme, disait Serge Daney. Comment aimer Hollywood sans aimer l'Amérique ? Staline, paraît-il, y réussissait, accro qu'il était au *western*. Kim Jong-il aussi. Mais qui aime Staline et Kim Jong-il ?

La guerre de Sécession fut le premier conflit photographique (bien plus que la guerre de Crimée). Heureuse terre d'immigration, Terre promise dont les sublimes paysages à la grandeur biblique vont ont pu tomber sous les yeux des affamés en pourchassés d'un Vieux Monde étriqué. (...) D'autres pays ont eu besoin, pour s'agrandir et croire en leur destin, de s'épingler au revers une doctrine ou un système ou une théologie –Luther ou Rousseau, Auguste Comte, Marx ou Nietzsche... la république américaine a fait choix, dans ce domaine, de l'économie. Idéologie minimale. Plutôt qu'au papier, elle a confié son merveilleux à des supports photosensibles, qui ont le don d'imprimer dans

toutes les rétines, y compris celles des illettrés. L'acteur de cinéma présente un avantage sur l'auteur de livres : il revit physiquement, intuitivement, à chaque projection, en sorte qu'il peut être célébré in absentia tout en restant présent à l'écran, bien après sa mort ; un avantage qui échappe au comédien de théâtre, comme au plasticien et au musicien. »

« Les lettrés n'aiment pas le « mécanique », encore moins l'électronique et la robotique. Trop habitués aux mots en *isme*, les mots en *ique* leur sont antipathiques (et la méthodologie aussi, qui étudie l'effet des *iques* sur les *ismes*). D'où des erreurs d'attribution, frisant parfois la naïveté. *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne*, écrivait Bernanos de retour en France après la guerre, *si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute espèce de vie intérieure*. Le constat est exact, et même prophétique. Mais à ce chrétien désolé qui ne reconnaissait plus les siens dans son pays, on a tout de même envie de répondre : *Non, cher désespéré, ce n'est pas un complot, mais l'effet mécanique d'un support photosensible qui fut en capacité de réinventer les âmes*. L'homme creux est un cadeau de la photographie, qui se moque de ce qu'il y a ou non à l'intérieur. Ce qu'elle met en valeur, c'est l'extérieur, le physique, le look. La vie intérieure, cela ne rapporte rien parce que cela ne se montre pas. Aussi n'est-il pas étonnant que, la vidéosphère une fois installée, la plus photogénique des nations, la plus puissamment cinématographique (mais non la plus cinéphile) ait amené la plus littéraire des nations à se mettre à son heure et à son école. (...) Le nombre s'attendrit par l'image, sans quoi *les eaux glacées du calcul égoïste* feraient fuir tout le monde. L'émotion visuelle, chaque minute distribuée, nous empêche de mourir de froid. C'est le supplément de chair dont l'abstraction numérique a le plus grand besoin. (...) L'image et la morale, dans l'esprit public s'alimente l'une l'autre. Qu'aurait été l'humanité sans le petit écran ? »

« Commençons par la bonne humeur, si enviable. Dans la contrée où *tout est possible et tout est plus grand*, l'optimisme est de fondation. Pour maintes raisons, dont la première est qu'il y a de l'espace, ce qui protège du tragique, lequel prospère dans un huis clos, si possible sans vasistas. Une géographie d'avant le péché, régénératrice, sans corruption ni tyrannie. Un passé qui pèse peu et passe vite, les peuples heureux n'ont pas d'histoire (d'où s'infère, disait Valéry, que *la suppression de l'histoire rendrait les peuples heureux*, CQFD). La nécessité de remonter le moral face aux catastrophes naturelles, plus cataclysmiques qu'ailleurs, tremblements de terre, raz-de marée, incendie, tornade, déluge (les catastrophes en Europe étant plutôt politiques). Mais aussi, la tranquillité mentale de l'insulaire : les ennuis des autres ne m'atteignent pas, je peux faire comme si. Une économie, aujourd'hui, de services et de consommation, qui a plus besoin du sourire de la vendeuse ou du vendeur que n'en avaient auparavant la production de machines-outils ou les mines de charbon. Le communicant doit se montrer avenant, cordial et engageant, ce qui n'est pas le premier souci du transmetteur ou de l'enseignant. (...) Le facteur ego, propre à une religion qui se passe d'intermédiaire institutionnel pour s'adresser à Dieu, où l'on peut vivre sa foi sans le secours d'un prêtre, a favorisé —c'est l'un de ses plus heureux effets—le sens de la responsabilité individuelle et de l'exploration psychologique. (...) de là l'extension de dans les drugstores du rayon *me-literature* ou *self-help* (mieux-être ou développement personnel), pompeusement baptisé « sagesse », et un penchant pour les thérapeutiques euphorisantes, psychospirituelles, orientales et parfois égotistes. L'autre versant de cette foi pragmatique, à côté du bâton d'encens et de la méditation, s'appelle le dollar. (...)

« Le djihad a certes ses enthousiastes et ses docteurs qui font des plans sur la comète, en commençant par l'Europe. Le bolchévisme en son temps a eu les siens et ne se cachait pas de vouloir

vendre à brève échéance au dernier capitalise la corde pour le pendre. Et ses doctrinaires aux écrits menaçants ont semé un effroi considérable dans les préfectures et les familles. L'utopie rebondit d'âge en âge, de foi laïque en foi religieuse. La question est de savoir si ces mégalomanes ont les moyens de parvenir à leurs fins et, dans le cas présent, il y a de quoi en douter. Une menace sécuritaire ne constitue pas une *offre civilisationnelle* crédible, et l'islamisme n'a aucune à proposer. Il peut causer des désordres, non constituer un ordre de rechange ; mettre à mal ici et là la civilité, non mettre en pièces une civilisation. Outre que l'on ne voit aujourd'hui aucun empire se former dans cette région du monde, (sans empire, pas de civilisation), mais au contraire un constant démantèlement des Etats constitués, on cherchera en vain le cyclotron, les brevets industriels, le *sex appeal*, la découverte scientifique, les films, les ingénieurs, un modèle économique original, un élément de confort domestique, une beauté insolite ; bref un nouvel aménagement de la vie. Le refus d'accommodement avec ce bas monde peut faire une sécession –de type monastique ou fanatique, ascètes ou « haschischins »-, mais ce ne sera jamais qu'un ersatz, et non une solution de remplacement à long terme. Ce n'est pas nier la fascination que peut exercer la mystique d'un engagement corps et âme sur des adolescents auxquels rien n'est proposé sur place que de petit et terre à terre. Ni la bombe à retardement que pourrait représenter pour la cohésion républicaine la constitution de contre-sociétés pleines de ressentiment si rien n'était fait pour mettre le holà (et notamment un contrôle mesuré des flux d'immigration). Un projet alternatif requiert d'autres moyens que l'intimidation ou même, au pire, l'occupation de quelques interstices. Quant au « grand remplacement » dans l'Hexagone annoncé par de talentueux apeurés, il peut laisser perplexe. Outre que la France est le seul pays européen possédant un taux de fécondité à deux enfants par femme (dû en partie à cette immigration récente), on voit mal soixante-cinq millions de personnes qui ont l'estomac plein, l'*American dream* en tête et la consommation au cœur, subjuguées par cinq cent mille personnes, parmi les plus démunis, allant à la mosquée le vendredi, sur trois ou quatre millions de « musulmans » pour qui le ramadan est autant un rite social que religieux (la notion de musulman étant des plus vagues). (...) Combien de sociétés islamiques parmi les grands fournisseurs mondiaux d'accès à Internet ? Qui fabrique et gouverne l'économie de l'immatériel ? Les enfants de notre classe dirigeante vont-ils poursuivre leurs études supérieures à Ryad, Bagdad ou Téhéran ? Nos agences de publicité, nos multinationales, nos banques ont-elles leur siège social en Afrique du Nord, au Proche-Orient ou en Indonésie ? L'Union européenne, le cercle de la raison, la Banque mondiale à Washington, Sciences Po à Paris se proposent-ils de remplacer l'anglais par l'arabe dans leurs cours et leurs communiqués ? En France, le nombre d'enseignants dans cette langue (la deuxième la plus parlée chez nous et l'une des dix langues de travail de l'ONU) diminue d'année en année, et le Capès d'arabe n'a lieu qu'une année sur deux, faute de candidats. Preuve d'une certaine désinvolture de nos grands et petits chefs puisqu'il faut toujours apprendre la langue de son ennemi (le capitaine de Gaule apprenait l'allemand). Y a-t-il un autre dénominateur commun des nations occidentales que les GAFA (Google, Apple, Facebook et Amazon) ? Je n'exclus pas d'avoir les yeux dans les poches, mais je ne les vois pas adopter demain la langue du Coran ni qu'une « transversale musulmane » puisse acquérir la surface et l'impact d'une mondialité de substitution. Le « camp occidental » s'intitule « la communauté internationale » -comme on parle d'*international art*, et de *fusion food*, et de *world music* pour le *made in USA*. Il n'y a pas de « camp islamique », et si, par impossible, les cinquante-cinq pays de la l'Organisation de la conférence islamique, dont le siège est à Djeddah, en Arabie saoudite, parvenaient un jour à en créer un, il ne pourrait jamais se présenter comme l'incarnation ou l'avant-garde de l'humanité en général. Le monde arabo-musulman reste *un monde* : si riche qu'il soit de souvenirs culturels et de ressources humaines, il peut grignoter ou mordiller le

nôtre, mais non le subvertir, faute de pouvoir se globaliser. Son seul universel, pratiquement, c'est le capital, qui n'a pas de quoi nous faire peur : c'est notre créature. L'islam : préoccupation, oui, obnubilation, non. Fermer d'autorité les écoles musulmanes clandestines, oui. Le branle-bas contre l'envahisseur, non. Quand notre Europe s' imagine en citadelle assiégée aux murailles branlantes, on peut se demander si elle ne s'aveugle pas sur ce qui est en train de faire des Européens des étrangers dans leurs pays eux-mêmes. »